

ENCYCLOPÉDIE
BERBÈRE

Encyclopédie berbère

25 | Iseqqemâren – Juba

Iunci

(Macomades)

P. Troussel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1455>

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

Pagination : 3806-3812

ISBN : 2-7449-0424-4

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

P. Troussel, « Iunci », in Salem Chaker (dir.), *25 | Iseqqemâren – Juba*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 25), 2003 [En ligne], mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1455>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Iunci

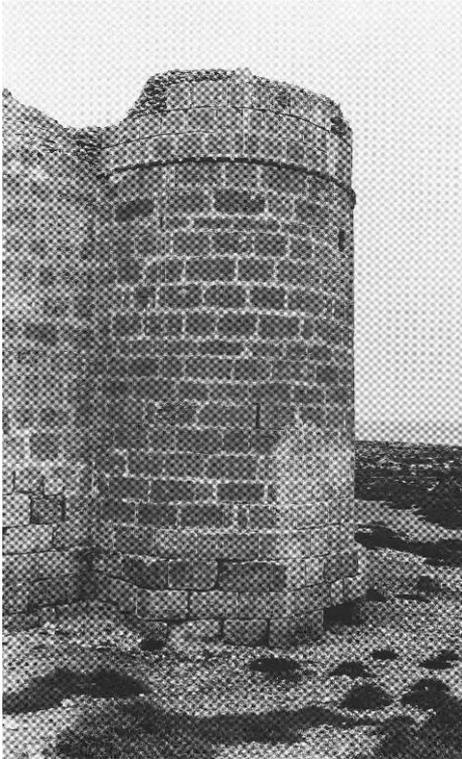
(Macomades)

P. Troussel

- 1 Les ruines de cette cité antique sont situées à 45 km au sud-ouest de Sfax et à 10 km de Maharès, sur la section nord de la côte du golfe de Gabès. Elles se présentent, en plusieurs ensembles peu distincts, autour des restes imposants d'une forteresse supposée d'origine byzantine et reconstruite par les Aghlabides.
- 2 Une localité littorale, dont l'appellation dans l'antiquité tardive (*Ioukè* = *Inuci*) s'est conservée dans le nom actuel du borj Younga (ou Onga selon les cartes plus récentes), est mentionnée par Procope et par Corippe* comme l'une des positions-clés de Byzacène. Selon le témoignage du premier (*Guerre contre les Vandales*, I, 15, 8, trad. D. Roques, 1990, p. 80), c'était l'un des rares ports offerts par une côte africaine jugée peu hospitalière lors de la reconquête byzantine ; pour le second (*Johannide* VII, 135), c'était la première forteresse – sans doute une enceinte encore sommaire – sur la route stratégique longeant la Petite Syrte où l'on pouvait trouver refuge en venant de la région de Gabès, comme ce fut le cas pour l'armée de Jean Troglita en 547 après avoir fait retraite depuis *Martae* (Mareth). Au printemps 548, les tribus berbères révoltées que commandent Carcassan et Antalas* viennent camper devant la ville, mais à l'arrivée de l'armée byzantine, elles gagnent les massifs montagneux de la Byzacène. Le rôle que joue alors *Iunci* s'explique par l'enceinte qui l'entourait, due sans doute à Solomon, et par sa position de carrefour entre la route du littoral et celle qui conduisait vers l'intérieur, en direction de *Sufetula* et de la Dorsale tunisienne.
- 3 Quant au nom du site de *Iunci*, il est sans aucun doute à mettre en relation avec le mot latin qui sert à désigner le jonc, d'autant que le nom local de Bled es-Smara (le pays des joncs) s'applique encore de nos jours aux marais littoraux voisins, à l'ouest du borj Younga, traversés eux-mêmes par un oued es-Smara. Il serait tout à fait naturel que ce toponyme ait été inspiré par la présence d'une immense jonchaie, quand on sait l'utilisation dont cette fibre a fait l'objet, à toute époque, par les pêcheurs de la région, pour leurs pièges, leurs habitations légères, et même, aux dires de Pline (*H.N.*, XVI, 37), pour les voiles de leurs bateaux. De même, dans le voisinage proche au sud-ouest de la

ville antique de *Iunci*, le toponyme arabe actuel de Zabouza (olivier sauvage) perpétue-t-il celui d'une station *Ad Oleastrum* des itinéraires antiques (*Tab. Peut.*, VI, 4). Ceci est de nature à indiquer que, dans un environnement devenu depuis lors quelque peu répulsif en raison de l'extension des marais littoraux, l'oléiculture avait pu constituer – avec la pêche et le commerce maritime – un des fondements de la prospérité de cette région des *emporia** que les anciens assimilaient à la Petite Syrte.

La forteresse de Younga. Tour d'angle. Photo D. Pringle.



Usine de salaison. Photo P. Troussel.



- 4 Il est désormais acquis, comme l'avait déjà pressenti S. Gsell et comme L. Poinssot (1944) l'a démontré par la suite de manière convaincante, que le nom de *Iunci* s'est substitué à basse époque à celui plus ancien de *Macomades*. Les deux noms désignaient bien la même localité située à une dizaine de km au sud-ouest de Maharès et non deux localités différentes, ce qu'avaient conclu jusqu'alors nombre d'auteurs, de Mommsen, Partsch, Tissot à Ch. Diehl (1986, p. 268-269). L'argument décisif de cette démonstration a été la découverte, à deux milles romains du site de Borj Younga, au lieu-dit Oglat el-Khefifia, d'un milliaire daté de Philippe l'Arabe : la mention *A Mac (omadibus) m (illia) p (assuum) II* permettait d'identifier d'une façon incontestable la *Macomades Minores* des sources anciennes avec la ville antique, dont les ruines entourent le borj Younga actuel et le tombeau de Sidi Ahmed ben Afsa.
- 5 Une *Macomades* est, en effet, mentionnée par Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 25) dans une liste des *oppida libera* de la Petite Syrte, par Ptolémée (*Macomada*) entre *Thaenae* et *Tacape* ; elle l'est aussi (entre *Thenis colonia* et *Cellas vicus*) par l'Itinéraire d'Antonin (59, 4) avec la mention *municipium*, ce qui nous renseigne sur le statut de cette cité au début du III^e siècle ; elle l'est enfin par la Table de Peutinger (*segm.* VI, 4) sur la même voie du littoral, entre *Thaenae* et *Ad Oleastrum*. Par ailleurs, le nom d'origine punique signifiant en phénicien « Ville Nouvelle », on peut admettre que la *Néapolis* mentionnée par le Stadiasme de la Grande Mer à 400 stades (74 km) de *Tacape* (107, *G.G.M.*, I, p. 467) ne faisait qu'une avec la ville en question (Desanges, *Commentaire H.N.*, V, 1980, p. 236). À noter aussi que *Macomades* est appelée *Minores* par la Table de Peutinger suivie par le Ravennate (V, 5), ce qui l'oppose à une autre *Macomades (Maires)* située dans la Grande Syrte (*segm.* VIII, 1). Il existait en outre une troisième *Macomades* en Numidie (sur la voie de *Cirta* à *Theveste*) et il semble que c'est à cette dernière qu'il faille rattacher les évêques mentionnés dans les

listes ecclésiastiques de 411 et de 484, sous le nom de *Macomadienses* (Mandouze, *Prosop.*, p. 1270).

- 6 En revanche, sous son nom nouveau, la ville est bien le siège d'un évêché *Iuncensis* de la province de Byzacène dont le titulaire donastique est Valentinianus à la Conférence de Cartilage de 411 et Tertullius, catholique, en 484 ; au synode byzacénien de 523 réuni à *Iunci* participe un (*Q*)*uodvultdeus* qui dispute la préséance à Fulgence de Ruspe, lequel avait été moine auparavant, au monastère d'une île voisine « *Iuncensi litori proximum* », dans l'archipel actuel des Kneiss*. Selon A. Mandouze (p. 955), il n'est pas exclu qu'on puisse identifier Q. avec l'évêque Quodbultdeus, mort à 68 ans, dont on a précisément retrouvé l'épithaphe en mosaïque à *Iunci* et qui fut peut-être le fondateur ou le restaurateur de l'église où celle-ci a été découverte (Poinssot, 1944, p. 169). Au milieu du IV^e siècle, le siège épiscopal est occupé par Verecundus, poète et théologien qui fut chargé de représenter le clergé de Byzacène au concile de Constantinople.
- 7 Le site archéologique s'étend en bordure de mer sur près de 3 km, de part et d'autre de la forteresse de Younga. Du nord au sud, on peut voir d'abord de grandes citernes bien conservées, formées de deux galeries voûtées de 8 x 35 m, puis à 1 km environ au nord du borj, les ruines très apparentes d'une tour de guet de forme ronde de 30 m de circonférence, qui devait servir de relais optique (*naçlür*) entre la forteresse et la région de Maharès. À peu de distance du borj se remarquent les vestiges d'une usine de salaisons dont les cuves ont été déchaussées par le recul d'un chenal de marée qui s'est constitué depuis l'Antiquité sur une longueur d'une centaine de mètres et 3-4 m de largeur dans l'axe d'un vallon (Troussset, 1992, p. 326). Sur la rive sud du vallon subsistent une adduction et quelques traces d'un mur d'enceinte : peut-être s'agit-il du rempart urbain dont il est question dans les documents tardifs. Plus au sud, le long de la piste côtière se voient d'autres traces de cuves et, sur l'estran, des alignements de blocs qui pourraient être les témoins d'un aménagement portuaire antique. À 500 m au sud du borj, une sorte de dépression entourée d'un hémicycle en relief où se devinent des fondations de murs semble indiquer l'emplacement d'un théâtre face à la mer.
- 8 Les seules fouilles archéologiques qui aient été effectuées à ce jour concernent trois édifices chrétiens situés dans la zone centrale du site, non loin de la forteresse. Une première église, à 300 m au nord-est de cette dernière, a été dégagée par G.-L. Feuille de 1935 à 1939. C'est un monument orienté est-nord-est/ouest-sud-ouest, construit sur un plan rectangulaire de 55 x 32 m. À chaque extrémité du vaisseau central à cinq nefs se trouvait une abside précédée d'un chœur surélevé. Celle de l'ouest était précédée d'un narthex orné de mosaïques et comportait une crypte sous le chœur où a été découverte une pyxide en ivoire ; c'est à l'est, dans une abside saillante vers l'extérieur et formant le *presbyterium*, qu'a été retrouvée la tombe de l'évêque Quodbultdeus.

La forteresse de Younga. Photo D. Pringle.



- 9 Un second édifice très dégradé, à 30 m au sud-est du précédent, avait été interprété par Feuille (1948) comme pouvant être un baptistère. Sa disposition intérieure était celle d'une église avec un corps central divisé en trois nefs et une abside dans laquelle se trouvaient de nombreux débris d'un décor de plaques de marbre. Un massif de maçonnerie de forme rectangulaire était interprété comme l'emplacement de la cuve baptismale. Cet édifice qui était d'abord une église aurait été relié par la suite à l'église voisine pour laquelle il aurait fait office de baptistère.
- 10 Un autre ensemble monumental a été fouillé incomplètement de 1947 à 1951 par P. Garrigue, à 300 m du rivage et à 450 m au sud-ouest du fort. Il a fait l'objet d'une nouvelle interprétation par N. Duval (1973) comme un exemple de choix d'église byzantine à contre-abside. C'est une grande église (78 m de long au total, 35 de large à la hauteur du *presbyterium*), orientée nord-ouest/sud-est. Elle se présente avec un plan cruciforme, sous la forme d'une salle basilicale à trois nefs avec coupole centrale et nef transversale se terminant par deux absides. Une chapelle latérale avec autel flanquait à l'ouest le vaisseau principal ; devant la façade se trouvait un autre édifice à plusieurs nefs dont les rapports avec la grande église (un martyrium plutôt qu'un baptistère ?) restent à définir car dans cette direction, la fouille est restée incomplète. En revanche, les conclusions de N. Duval sont très nettes en ce qui concerne la contre-abside orientale de la grande église : reliée au chœur occidental par un couloir axial, elle a été ajoutée après-coup ; il n'y a pas eu d'inversion d'orientation, l'autel et la chaire épiscopale restant au nord-ouest. Cette contre-abside, dotée d'un *synthrotos* à deux rangées de banquettes, n'est pas non plus, comme le pensait Garrigue, un « ambon syrien » témoignant d'une influence orientale sur les églises africaines, mais un lieu où, néanmoins, le clergé pouvait se tenir en certaines circonstances, pendant les cérémonies liturgiques. Les éléments de datation fournis par l'architecture à plan centré, par le style et la symbolique des mosaïques et des chapiteaux se rapportent bien au VI^e siècle (ou plus généralement à l'époque byzantine) pour l'ensemble de cette basilique III.

- 11 Quant au borj lui-même, c'est un édifice trapézoïdal de 40 x 47,5 m, percé d'une porte aménagée dans un saillant barlong et flanqué de huit tours, les unes rondes ou octogonales, les autres barlongues ou à pans coupés sur les côtés. Le traitement du mur, en particulier les arcades intérieures soutenant le chemin de ronde et les accès aux tours d'angle, témoignent de plusieurs campagnes de construction ou de réfection. L'essentiel serait de l'époque aghlabide, ce fort étant le siège d'un *ribât* ; mais, selon N. Djelloul (1999, p. 60), ses structures attestent qu'il fut en grande partie reconstruit à l'époque ziride (XI^e-XII^e siècles). Cependant, l'hypothèse de G. Marçais en faveur d'un *ribât* construit sur des substructions byzantines apparentes – notamment les assises polygonales d'une tour ronde au sud-avait été confortée par les remarques de Ch. Saumagne (1934-35, p. 760-763) et de L. Poinssot (1944, p. 151-164). Elle a été rejetée depuis par D. Pringle (1981, p. 203) qui nie que rien dans la construction ne permet d'avancer une date antérieure au IX^e siècle. Certes, le plan de l'édifice n'est pas sans rappeler celui du *ribât* de Sousse, la tour ronde sur base polygonale n'étant que la réplique d'un dispositif semblable sur base carrée importé d'Orient. Encore toutes les observations de Pringle ne sont-elles pas également convaincantes : la fondation aghlabide ne repose pas directement sur l'extrados de citernes romaines, mais par l'intermédiaire de deux assises de blocs de grand appareil qui pourraient être les témoins d'un état de la fortification antérieur au *ribât*.
- 12 De même, les tours polygonales attribuées aux Zirides par Djelloul par référence aux remparts de Sfax n'étaient pas inconnues des architectes byzantins, puisque le *Traité de la Tactique* en préconise l'emploi (Diehl 1896, p. 152). En Afrique, on le retrouve avec les mêmes dimensions (5 m de diam.) à Tigisis, de même que les tours rondes à Gastal. Enfin, pour autant qu'il s'applique bien au borj de Younga, le nom de *Qasr er-Rùm* : « le château du Chrétien », qui est cité sur cette côte « où la mer est toujours tranquille » par al-Bâkri (éd. De Slane, p. 72) et par Idrisî (éd. Bresc, 1999, p. 205), est un argument difficile à évacuer comme le fait Pringle (p. 303) qui estime que ce nom « indiquait ceux *contre* qui et non *par* qui ce fort avait été bâti ». En revanche, une inscription trouvée à Sidi Gherib non loin de Younga fait allusion à des murailles construites par l'empereur Justin et l'impératrice Sophie (574-578) (Durliat, 1981, p. 63). Il n'est pas exclu qu'il puisse s'agir de la citadelle de *Iunci*, dont on sait par ailleurs qu'elle portait le surnom de *Sofiana* (Poinssot, 1944, p. 163). Aussi, en attendant des recherches plus approfondies sur le site, convient-il de laisser ouverte la question des origines de ce monument.

BIBLIOGRAPHIE

- DIEHL CH., *L'Afrique byzantine : Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896.
- DJELLOUL N., *Les installations militaires et la défense des côtes tunisiennes du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris-Sorbonne, 1988.
- DJELLOUL N., *Les Fortifications en Tunisie*, Agence du Patrimoine, 1999.
- DURLIAT J., *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, École française de Rome, 1981.

- DUVAL N., *Les églises africaines à deux absides, II, Inventaire des monuments, interprétation*, Paris, De Boccard, 1973, p. 241-252.
- FEUILLE G.-L., « Le baptistère de Iunca (Macomades Minores) », *Cah. Archéol.*, III, 1948, p. 75-81.
- FEUILLE G.-L., « L'église de Iunca », *Rev. Tun.*, 1940, p. 22-45.
- GARRIGUE P., « Une basilique byzantine à Junca en Bysacène », *Mél. École fra. Rome*, 65, 1953, p. 173-196.
- MARÇAIS G., *L'architecture musulmane d'Occident, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, Paris, 1954.
- MODÉLAN Y., « Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique : pour une nouvelle lecture de la Johannide », *Ant. Afr.*, 22, 1986, p. 195-212.
- POINSSOT L., « Macomades-Iunci », *Mémoires Soc. Nationale Antiquaires de France*, 81., p. 133-169.
- PRINGLE D., *The defence of Byzantine Arica from Justinian to the Arab Conquest*, B.A.R., Internat. Ser., 99, 2, 1981.
- SAUMAGNE Ch., « Antiquités de la région de Sfax », *Bull. Archéol. du Comité des Travaux Historiques*, 1934-1935, p. 751-763.
- TROUSSET P., « La vie littorale et les ports dans la Petite Syrte à l'époque romaine », *Actes du V^e coll. internat. sur l'Archéologie et l'Histoire de l'Afrique du Nord (Avignon, 1990)*, Paris, CTHS, 1992, p. 316-332.

INDEX

Mots-clés : Antiquité, Tunisie, Ville